

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 4

Artikel: Le feuilleton : à côté du bonheur : [suite]
Autor: Musy, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224412>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gâts au château. Mais le soir même parvint la nouvelle de la capitulation de Berne et celle que le Gessenay allemand avait fait sa soumission aux nouvelles autorités et planté l'arbre de liberté, symbole du nouvel ordre des choses.

Quelques jours plus tard, les milices de Gessenay, rentrées après la campagne, menacèrent de venir à Rougemont et d'y piller le château pour s'indemniser de la solde des derniers jours passés au service du gouvernement de Berne, solde qui n'avait point été payée. Pendant plusieurs jours le bailli dut se tenir prêt à se réfugier à Château-d'Oex ; mais les habitants de Rougemont postèrent des sentinelles armées qui empêchèrent les émeutiers de Gessenay d'accomplir leur dessein, soit en les payant de bonnes paroles, soit en les menaçant de sonner le tocsin et de repousser la force par la force.

Le bailli, dépourvu de son caractère officiel, abandonna le château sur l'invitation du Comité de surveillance qui s'était constitué, et se retira comme homme privé dans une maison du village. Il y resta jusqu'au mois de juin, vivant dans la meilleure intelligence avec les habitants et recevant de nombreux témoignages de leur affection. Ces bonnes relations se maintinrent même après son départ.

Les habitants du Pays-d'Enhaut, et ceux de Rougemont en particulier, ne célébrent pas avec moins de joie que les habitants de la plaine l'anniversaire de l'émancipation du Pays de Vaud, qu'ils acceptèrent bientôt sans arrière-pensée. C'est avec enthousiasme qu'on déroula — nous tenons ce détail d'un témoignage oculaire — la bannière verte et blanche au pied des rochers de Cray et du Rübly. Mais les souvenirs que nous avons rappelés ont été comme le gage que, sur la base de l'égalité des deux cantons, se renoueraient des relations cordiales. Dans le bâilliage de Rougemont, anciens maîtres et anciens sujets s'étaient déjà tendu, il y a cent ans, la main fraternelle.

(La Famille).

Jaq. Adamina.



A côté du bonheur.

VII

Dix minutes plus tard, les fiancés ayant traversé Clairmont d'en bas et Clairmont d'en haut, se trouvaient sur le chemin de Doulens. C'était un chemin très solitaire. Il montait un peu, tout d'abord à travers les prés nus et jaunis et les blés frileux qui demandaient la neige, puis sur un petit pont à barrière de bois, il traversait un ruisseau qui coulait un filet d'eau parmi de gros cailloux. A cet endroit, deux hauts sapins se balançaient à la bise qui, de temps en temps, soufflait rude et faisait tourbillonner la poussière.

Les amoureux, sur ce chemin, se trouvaient fort à l'aise. Maurice avait passé sous le sien le bras de sa fiancée, dont au surplus, il tenait dans la sienne la petite main chaudement gantée. Un moment après la sortie du village, ils cheminèrent en silence, puis Maurice fit, comme conclusion à leur entretien de tout à l'heure :

— Oui, je crois que tout ira bien, tant de mon côté que de celui de ma mère... naturellement il y aura de temps en temps quelque chose à rapporter, on n'est pas parfait.

— Ça va sans dire, dit Juliette, mais, tu sais, j'ai beaucoup de patience et d'ailleurs, concéda-t-elle, moi aussi, j'ai des défauts ; maman dit toujours que je crois tout savoir et que je veux commander tout le monde...

Immédiatement après le pont, le chemin reprenait ses zig-zags dans la campagne attristée par l'hiver. Entre les mortes frondaisons de ses vergers, on voyait Doulens, sa vieille église trapue et la belle et vaste maison du dix-huitième siècle qu'on appelait le château. Les fer-

més avec leurs dépendances, faisaient un vaste cercle autour de ces deux bâtiments. La maison des cousins Givray, un peu en dehors et en avant des autres, présentait au plein midi une large façade bleue par le sulfate de cuivre dont on avait aspergé la treille qui encadrait les fenêtres aux contrevents dévernés.

— Regarde voir ces contrevents, dit Maurice, c'est comme ma mère dit, qu'il n'y a point de gens aussi gaspilleurs que les avares... Avec un coup de pinceau il y a deux ou trois ans, la cousine s'en tirait, tandis qu'à présent, ils sont tout voilés, ils ont des fentes, il faudra les refaire neufs... C'est ça qui périra Lucien, c'est qu'il ne peut rien faire débourser à sa mère au bon moment... Passons par ce sentier, on arrive juste à la porte du jardin.

Si Mme Givray avait entendu de quel qualificatif son jeune cousin la décorait, elle n'eût pas déployé beaucoup d'amabilité pour le recevoir. C'était une longue femme, osseuse et maigre, avec de rares cheveux tirés sur un front étroit et plat, des joues plates, un nez et des lèvres minces et des yeux d'acier, aigus et scrutateurs. Elle adoucit ce regard pour ses jeunes cousins, parce qu'elle témoignait toujours de l'affection aux gens riches. D'ailleurs, elle ne fit que les introduire dans la chambre et les laissa seuls avec Lucien et la petite Suzanne qui rayonnait.

— J'ai passé tout l'après-midi le nez à la fenêtre pour voir si vous ne veniez pas, dit-elle avec un peu de reproche.

— Oh ! ma pauvre petite, fit Maurice, tu comprends que...

Fraternellement, il l'avait embrassée sur les deux joues, et pour elle avait sorti, des profondeurs de sa poche, une boîte de bonbons. Lucien regardait sa sœur, son beau visage régulier éclairé d'un sourire :

— Il est bien mieux quand il n'a pas l'air triste, songeait Juliette, mais Maurice est bien plus beau.

On s'assit. Lucien alla chercher une bouteille et tout de suite, avec Maurice, se mit à parler officiers, chevaux, camarades. Tous deux étaient dragons. Les deux jeunes filles s'étaient assises sur le canapé et croquaient des bracelets.

— Pas bons, les bracelets, se disait Juliette, on dirait qu'ils n'ont point de beurre.

Beurre ou pas, la petite Suzanne qui, apparemment n'était pas gâtée, s'en régala tout en bavillant.

— Je devrais vous offrir du thé, puisque vous ne buvez pas de vin, disait-elle, mais je n'ose pas déranger maman, elle fait le café.

— Nous pourrions peut-être aller lui aider, suggéra Juliette.

— Oh ! non, elle est tellement travailleuse, elle ne peut pas rester un moment sans travailler. Cet après-midi, elle a raccommodé les sacs à farine.

— Ah ! dit Juliette, votre maman est une grande travailleuse.

— Quelque chose d'effrayant ! Elle foudroie l'ouvrage, mais il faut que les autres aussi travaillent, je vous assure.

— Eh bien ! quand on est jeune et forte comme vous, c'est bon de travailler.

— Je ne dis pas, mais je n'aime pas qu'on me houille... Ma mère est une terrible femme, vous savez.

La terrible femme, à ce moment même, introduisait dans la chambre son fils aîné et sa belle-fille, ainsi qu'une petite blonde de deux ans, avec des joues rondes et un doigt dans la bouche, qui était leur enfant. Salutations, présentations. Suzanne allait chercher un verre, mais Mme Givray annonça que le café était fait. On goûta fort gaîment. Lucien retourna chercher une bouteille pour accompagner le saucisson tandis que les femmes mangeaient des douceurs et buvaient du café. Le bébé, à côté de sa maman, se barbouillait de confitures. Mme Givray servait, s'assoyait cinq minutes, puis sautait de sa chaise, trépait deci-déla, allait à la cuisine, puis dehors enfermer les poules, puis à la grange voir si le verrou était poussé. On s'inquiétait peu d'ailleurs de ses faits et gestes. Toute cette jeunesse parlait fort, riait, jouissait de ce moment de plaisir sans

trouble. Henri Givray, le frère de Lucien, essayait de décider Maurice à venir voir le taurreau primé qu'un camarade de service venait d'acheter. Maurice ne disait pas non, mais regardait Juliette.

— Vous lui permettez bien de venir, disait Henri, ce sera l'affaire d'une demi-heure.

— C'est bien sûr, dit Juliette en riant, je ne veux pas garder Maurice pendu à mes jupes ; seulement, ne restez pas trop tard, j'ai promis à ma mère de rentrer à des heures honnêtes.

— Qu'est-ce que c'est, des heures honnêtes, trois heures du matin ?

— Non, neuf heures et demie, dix heures.

— Eh bien ! voyons, il est sept heures et demie, on s'arrangera.

La cigarette allumée, les trois hommes partirent gaîment, après avoir recommandé aux dames de ne pas trop pleurer leur absence.

Louise Musy.

Mot de la fin. — Un employé qui venait de perdre sa femme, avait un rapport à adresser à son chef hiérarchique. Il termina son épître en faisant mention du malheur qui venait de le frapper, et ajouta la formule d'usage qu'il modifia en ces termes : pour la mettre en harmonie avec son récent chagrin :

« Agréez, M., l'assurance de ma triste considération. »

Bourg-Ciné-Sonore. — Greta Garbo parle pour la première fois à Lausanne au Bourg cette semaine dans *Anna Christie*, film 100 % parlant allemand, mis en scène par Jacques Feyder.

Greta Garbo a une voix, comme elle a un type. Le « Daily Mail » écrit à ce sujet : « On pense, semblent-il, qu'il n'est pas permis à une aussi belle personne de briser encore des coeurs par le charme féerique de sa voix. Je déifie quiconque de classer la voix de Miss Garbo. C'est un ton plaintif et rude à la fois qui vous captive encore longtemps après que furent prononcées les paroles. C'est la voix émouvante de la désillusion, c'est la voix la plus triste du monde ».

Film d'humanité palpitante et de pitié profonde. *Anna Christie* émeut par la grandeur de sa simplicité, par la mystérieuse ambiance de brouillard et de la mer, par l'âme souffrante qu'il nous montre gémissant de sa primitive pureté souillée, par sa révolte et surtout par la plus frémissante et la plus douloureuse des interprètes, Greta Garbo.

**Achetez
— votre Troussseau**

AUX TISSERANDS

4, rue Madeleine
Près de l'Hôtel de Ville

LAUSANNE
A. Lévy

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût par fait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PEPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne